

D. Marcelino Menéndez y Pelayo entra un estudio parecido; y como su erudición es la única capaz de abarcar la materia, acostumbrada, como está, en asuntos literarios á coparlo todo, desistí en absoluto de mi plan, porque cuando el maestro se dispone á hablar, justo es que callen los alumnos y se aperciban á escucharle para aprovechar sus fecundas enseñanzas.

MARIO SCHIFF

LA PREMIÈRE TRADUCTION ESPAGNOLE

DE LA

DIVINE COMÉDIE

Introduite par Micer Francisco Imperial, patronée par le Marquis de Santillane la Divine Comédie fit en Espagne une fortune rapide et brillante. Peu d'œuvres ont influencé aussi profondément et d'une manière aussi durable la littérature espagnole. C'est un art nouveau qui naît. L'école allégorique va triompher à la cour de Jean II et Dante sera pour tous les lettrés de cette époque à la fois un chantre insupérable et un modèle d'érudition. On le cite à tort et à travers, il est de toutes les visions et on l'imite un peu partout. Inigo Lopez de Mendoza fut un des premiers et un des plus zelés à s'imprégner de l'esprit Dantesque; non seulement il emprunte au florentin beaucoup de ses images, mais encore il calque ses formes et propage ainsi le sonnet et l'indécasyllabe. Diego de Burgos, dans son poème sur la mort du Marquis intitulé «El Triunfo del Marqués,» fait dire à Dante:

Leyó el Marqués con gran atencion
 Aquellas tres partes en que yo hablé,
 Quál es el estado y la condicion
 Qu' el ánima humana espera por fe:
 Allí do los malos penando hallé
 En gran punicion sin fin de tormentos
 Y los penitentes en fuego contentos,
 La gloria esperando que al fin no callé.

Por esta affection assi sin medida
 Que ovo á mis obras, moví por hablarte,

Por su gran valor, por tu triste vida,
 Piedad me venció venir consolarte:
 Por premission vengo de la misma parte
 Do el ánima santa está del Marqués;
 si tú las pisadas ternás de mis pies,
 Podrás de su gloria mirar assaz parte (1).

Et plus loin, quand tous les héros de l'antiquité, tous les philosophes, tous les poètes et tous les orateurs font l'éloge d'Iñigo Lopez de Mendoza, chacun dans une strophe de huit vers, Dante prend encore une fois la parole et s'exprime ainsi:

A mí no conviene hablar del Marqués,
 ni menos sus hechos muy altos contar,
 Qué tanto le devo, segun lo sabés,
 Que no se podría por lengua pagar:
 Sólo este mote no quiero callar
 Por no parescer desagradecido,
 Qué si tengo fama, si soy conocido,
 Es por qu' él quiso mis obras mirar (2).

Plus tard c'est mossen Jaime Ferrer de Blanes qui dans son livre aujourd'hui introuvable et dont on ne connaît guère que le titre singulier: *Sentencias catolicas del Divi Poeta Dant*; dit du Marquis: «y no obstante que abunda en plenitud de muchas ciencias, fué muy gran Dantista, según se muestra en muchas partes de sus proverbios gran semejanza en algunas autoridades de las comedias de dicho autor (3).»

Lue, admirée, imitée la Divine Comédie ne devait pas tarder à être traduite et en effet dès le commencement du quinzième siècle l'Espagne en eut deux versions, l'une en

(1) *El triunfo del Marqués*, cancionero de H. del Castillo, tomo I, págs. 216 y 217.

(2) Loc. cit., pág. 245.

(3) Citation faite et traduite par Tomás Antonio Sánchez dans sa *Colección de Poetas castellanas anteriores al siglo xv*, tomo I, pág. xxviii. Voir aussi Clemencin, *Elogio de la Reina Católica*, pág. 476, núm. 25.

castillan, l'autre en catalan. Cette dernière en vers et en terzines est œuvre de n'Andreu Febrer et fut achevée en 1429. On en conserve à la bibliothèque de Saint Laurent de l'Escorial un beau manuscrit (ii.-L.-18) dont le texte a été publié à Barcelone en 1878 par les soins de D. Cayetano Vidal y Valenciano (1). Le même auteur a publié dans la *Revista de España* (2) un article en deux parties intitulé *Imitadores, traductores y comentadores españoles de la Divina Comedia*. Dans sa lettre au connétable de Portugal, le Marquis s'exprime comme suit au sujet de Mossen Febrer et de sa traduction:

«Mossen Febrer fiço obras notables é algunos afirman aya traydo el Dante de lengua florentina en catalan non menguando punto en la orden del metrificar é consonar.» Et Monsieur Vidal y Valenciano, qui cite ces paroles, ajoute: «Al expresarse de esta suerte D. Iñigo Lopez, parece que hablaba sólo de oida, mas á buen seguro que no modificó su opinion el día en que, dueño del códice que se custodia en la biblioteca de San Lorenzo, pudo leer á su sabor los «Rims catalans del algtzír de Alfonso V.» Plus loin, parlant d'un manuscrit perdu le même auteur ajoute: «conservándose solamente el que terminado en esta ciudad perteneció un día al Marqués de Santillana, del cual, como dejamos dicho, tomamos fidelísima copia.....» Or il n'y a aucune raison pour croire que le manuscrit de l'Escorial ait pu un jour appartenir au Marquis qui déclare

(1) Voici le titre du manuscrit de l'Escorial qui contient la version de N'Andreu Febrer: *Comença la Comedeia de Dant Allighieri de Florença, en la qual tracta de la pena é punicio dels vicis, é de la purgacio é penitencia d'aquells, é dels mérits é premis de virtut. Traslatada per N'Andreu Fabrer, algtzír del molt alt Princep é victorios senyor lo Rey Don Alfonso Rey d'Arago, de rims vulgars toscans, en rims vulgars cathalans.*

Explicit: *Completum fuit prima die mensis Augusti anno á nativitate Domini M^oCCCC^oXXVIII^o in civitate nobili Barchinone. Amen.*

(2) *Revista de España*, tomo X, págs. 217, 234 et 517, 533: 1869.

expressément n'avoir pas vu la traduction de Mossen Febrer.

La cause de l'erreur de M. Vidal y Valenciano doit être cherchée dans la confiance aveugle que cet érudit professait pour les opinions de son maître Amador de los Ríos. Ce dernier dans sa *Biblioteca del Marqués de Santillana* (1) cite la version de Febrer et disserte sur les éloges que le Marquis lui décerne (éloges qui ne sont autre chose que les paroles que nous avons reproduites ci dessus) et Vidal y Valenciano a cru de bonne foi que si de los Ríos parlait à cette place du manuscrit de l'Escurial c'est qu'il avait appartenu au Marquis. Voilà tout. Encore un mot: pourquoi Amador de los Ríos et Torres Amat (2) disent-ils que la traduction de N'Andreu Febrer fut achevée le 1^{er} Août 1428 quand le manuscrit sur lequel ils s'appuient porte clairement la date de 1429? Pendant que N'Andreu Febrer travaillait à sa consciencieuse traduction catalane, Enrique de Villena faisait, pour son ami Íñigo Lopez de Mendoza seigneur de Hita y Buitrago, une version espagnole de la Divine Comédie. Elle devait être en prose parce que, dans les conditions où il l'exécuta il était matériellement impossible qu'elle fut en vers. Voici d'ailleurs ce que Enrique de Villena lui même nous dit de ce travail dans une des gloses dont il a illustré les trois premiers livres et le «prohemio» de sa version de l'Eneïde de Virgile: «Aquí dize que tardo en fazer esta traslacion un año e doze dias, este año entiéndese solar e los dias naturales á demostrar que la graveza e la obra requeria tanta dilacion mayormente mesclandose en ella muchos destorvos, asi de caminos como de otras ocupaciones en que le cunplia de entender. E porque mas entienda que continuandose syn inmediata interpolacion se fazia mejor, dize que durante este tiempo fizo la treslacion de la comedia de

(1) «Obras de D. Íñigo López de Mendoza,» pág. 611, número XLVIII, et *Historia crítica*, tomo VI, págs. 16 et 17.

(2) *Diccionario*, pág. 237.

Dante á preces de Yñigo Lopez de Mendoça, e la retorica de Tullio nueva para algunos que en vulgar la querian aprender. E otras obras mejores de epistolas e arengas e proposiciones e principios en la lengua latina, de que fue rogado por diversas personas, tomando esto por solaz en comparacion del trabajo que en la Eneyda pasava, e por abtifiarr el entendimiento e disponer el principal trabajo de la dicha Eneyda. E pues por ella fue fecho en ella fue despendido e fue començada año de mill e quatroçientos e veynte e siete, á veynte e ocho dias de Setiembre (1).

La traduction de la Divine Comédie faite, comme le dit Enrique de Aragón, pour se reposer du travail que lui donnait l'Eneïde, a donc été écrite entre le 28 Septembre 1427 et le 10 Octobre 1428. N'andreu Febrer qui, la nature de sa version ne laisse aucun doute à cet égard, a dû se mettre à l'œuvre avant Don Enrique de Villena, acheva sa traduction «en rims vulgars cathalans» neuf mois et vingt et un jours après, soit le 1^{er} Août 1429.

Amador de los Ríos (2), Marcelino Menéndez y Pelayo (3) et avant eux Pellicer (4), déplorent la perte de la traduction de Dante par Enrique de Villena. Le plus récent biographe de cet auteur M. Cotarelo déclare lui aussi que cette traduction doit être comptée parmi les œuvres perdues de Enrique de Aragón (5). De plus, M. Cotarelo combat de nouveau, d'accord en cela avec de los Ríos et Menéndez y Pelayo, l'opinion de M. Navarro l'éditeur de l'*Arte Cisoria* de Don Enrique (6) qui veut voir dans la traduction glosée du premier chant de l'Enfer conservée à l'Escurial, dans le ms. S-ii-13, la traduction de Don Enrique de Villena. Or l'auteur de cette glose et des prélimi-

(1) Bibliothèque Nationale Madrid, Ms. Hh-32 fols. XIX v.° gauche et XX droite.

(2) *Historia crítica*, t. VI, p. 256, note 2.

(3) *Antología de poetas líricos castellanos*, t. V, p. XLVII.

(4) *Ensayo de una Biblioteca de traductores*, p. 75.

(5) *Don Enrique de Villena*, pp. 98-99.

(6) *Madrid et Barcelone*, 1879.

naires grammaticaux qui l'accompagnent dit qu'il s'arrête au premier chant parce qu'il croit en avoir fait assez pour permettre au lecteur de se rendre compte *si entiende la lengua toscana*. En effet nous sommes ici en présence d'un travail écrit dans un but purement scolaire pour faciliter l'étude de l'italien et non pour répandre une œuvre littéraire et en faire apprécier les mérites (1). D'ailleurs, comme le fait justement remarquer M. Cotarelo, il ressort de la glose de l'Eneide qu'Enrique de Villena traduisit la Divine Comédie en entier et non, seulement un chant de l'Enfer.

Nous croyons avoir retrouvé la version *entière* de la «Divina Comedia» que Enrique de Aragón fit pour le Marquis de Santillane et nous allons donner ici les raisons qui sont venues confirmer ce qui n'était d'abord qu'une hypothèse. Nous ne saurions mieux faire que de décrire minutieusement le manuscrit qui contient cette curieuse version, jusqu'ici inconnue, réservant nos conclusions pour la fin de notre étude. C'est à la Bibliothèque Nationale de Madrid que se conserve sous la cote II-110 le manuscrit qui nous occupe. Il a fait partie de la collection Osuna où il portait la cote ancienne Plut. IV Lit. N n.º 30 et Rocamora le mentionne dans son *Catálogo abreviado de los manuscritos de la biblioteca del Excmo. Sr. Duque de Osuna é Infantado sous le n.º 105*. Ni Colomb de Batines dans sa *Bibliographie Dantesque*, ni Amador de los Ríos en parlant de Dante dans l'appendice des *Obras del Marqués de Santillana* consacré à l'examen de sa bibliothèque, ne mentionnent le manuscrit II-110.

Ce volume compte ccviii feuillets de papier non foliotés. Il contient la Divine Comédie en italien écrite en Italie et probablement à Florence; l'explicit du Paradis porte la date du 10 Novembre 1354. En marge commentaires latins assez nombreux pour l'Enfer, plus rares pour le Pur-

(1) Cf. Amador de los Ríos, *Historia crítica*, t. VI, p. 31, note I, et Cotarelo, loc. cit., p. 99, note 1.

gatoire, dans le Paradis il font totalement défaut. Ces notes sont contemporaines du texte italien. En marge également se trouve la traduction espagnole en prose, écrite dans la première moitié du XV^e siècle, quelques uns des commentaires latins semblent être de la même main que la traduction. De plus par ci par là le texte est accompagné de notes et de sigles de la main même du Marquis de Santillane.

Rubriques en latin, capitales ornées de traits calligraphiques. Format 290 × 216^m. Nombre de lignes par page: 39.

La traduction, comme toutes celles de cette époque, la Bible d'Albe seule fait exception, est bien plus un calque qu'une traduction littéraire. Elle accompagne le texte c'est à dire que les 13 terzines de chaque page se trouvent traduites en marge avec pour chaque terzine le n^o qu'elle porte dans le texte italien et qui est le n^o d'ordre. Quelque fois la traduction en prose imite les vers et est écrite sur trois lignes, d'autres fois de petits traits seuls indiquent où finit le contenu de chaque vers. D'assez fréquentes corrections de style, un mot effacé remplacé par un autre, des hésitations, comme par exemple la traduction d'un terme italien par deux ou trois synonymes entre lesquels le traducteur n'a pas su choisir le mot juste, tous ces signes donnent à cette version une allure d'original.

Fol. I. Ce feuillet a été refait, probablement le primitif avait été endommagé, déchiré ou sali; ici le texte et la traduction sont de la même écriture grosse et carrée de la fin du XV^e siècle que nous retrouverons à la fin du volume en parlant d'un sonnet de Pétrarque.

Rubrique: «Incipit Comedia Dantis Allegerii Florentini in qua tractat de penis et punicionibus viciorum. Et de meritis et premiis virtutum. Cantus primus qui vocatur Infernus et in ista prima parte auctor facit prohemium suum super toto oper.»

Dans la marge d'en bas se trouve répétée la rubrique mais en italien, écrite à l'encre noire et au XV^e siècle. D'ailleurs jusqu'au Chant xxii de l'Enfer les rubriques latines sont traduites au bas des pages en italien.

Fol. II. Marges rognées, ce feuillet a été recollé, il s'était détaché probablement en même temps que le premier, mais n'a pas été récrit comme l'autre.

Par contre le Fol. XXIV a été récrit exactement comme le fol. I et par le même copiste.

Fol. LXI. «Comediae Dantis Adigherii de Florentia prima cantica que appellatur Infernus, explicit. Deo Gratias—Amen.»—Fol. LXI v.° blanc.

Fol. LXII. «Incipit liber secundus qui dicitur Purgatorium Comediarum Dantis Allegerii et est capitulum primum tractans de hiis qui se purgant a peccatis per eos commissis et que confessi penituerunt.

Fol. CXXV. «Explicit liber secundus de purgatorio comediarum Dantis Adigherii Amen.»—Fol. CXXV v.° blanc.

Fols. CXXVI et CXXVII. Ces feuillets sont occupés par une sorte de sommaire du Paradis, en vers, composé d'une terzine d'introduction, de 34 terzines commençant chacune par le premier vers d'un chant du Paradis et d'une conclusion de quatre vers.

Incipit: «Camino di Paradiso breve scritto.»

Explicit: «Fazendo fine a l'alta sua visione.»

Cette composition d'abord attribuée à Bosone da Gubbio est de Dietaiuve Mino di Vanni d'Arezzo (1).

Fol. CXXVIII. «Incipit liber tercius comediarum Dantis Allegerii de Florentia qui liber apelatur Paradisus et est liber primus hujus tercii libri.»

Fol. CXCIV v.° «Comediarum Dantis Adigherii de Florentia liber tercius qui appellatur Paradisus explicit Deo gracias amen, qui liber scriptus fuit anno domini millesimo CCCLIII (1354) qui quoque finitus fuit die x novembris amen.»

(1) Cf. Carlo e Lodovico Frati: *Indice delle carte di Pietro Biondioni contributo alla bibliografia delle rime volgari de' primi tre secoli*. Bologna 1889, p. 258, VIII, n° 4. Cf. aussi Morpurgo: *I codici Riccardiani della Divina Commedia*, p. 68.

Fol. CXCIV blanc. Les feuillets CXCVI-CXCIX sont de la même main que le fol. I écrit, carrée du XV^e s.

Fol. CXCVI. «Soneto que fizo Miçer Françisco por el grand desseo que avia de obtener la poesia afirmando que otro deleyte o bien temporal no lo podrian tanto contentar la sitibunda voluntad suya. E fabla de amor methaforicamente entendiendolo de lo suso dicho.»

Incipit: «Non po thesin uaro arno adige o tebro.»

Explicit: «nela dolçe ombra al suon del acqua scriua (1).»

Viennent à la suite de ce sonnet la traduction espagnole et un commentaire en espagnol aussi de ce sonnet; ce qui occupe les fols. CXCVI v.°, CXCVII et CXCVIII.

Fol. CXCIX. «La ystoria desto es tal» suit l'argument où il est conté qu'en présence du roi Robert des chevaliers discutaient disant chacun ce qu'il désirait le plus, on interrogea Pétrarque et il fit ce sonnet disant que ce qu'il désirait le plus, c'était le laurier du poète.

Suit une note sur l'origine du mot *Punicum* avec traduction espagnole.

Fol. CXCIX v.° 3 maximes: une de Cleobolo Lydio, une de Tullio, et une de Boecio, toutes trois sont en latin avec au dessous la traduction espagnole.

Fols. CC, CCI, CCII. Blancs et troués.

Fol. CCIII. «Questo e lo credo per lo fidelissimo et cristianissimo Dante poeta composto, inserto chon la dominical oratione et virginal salutacione.»

Incipit: «Io credo in un padre che puo fare.»

Fol. CCVI explicit: «Che paradiso al vostro fin ci doni.»
Finis. Deo gratias amen.

Enfer.—Chant I. Prinçipia el actor Dante:

1. En el medio del camino de nuestra vida me falle por una espesura o silva de arboles obscura en do el derecho camino estava amatado.

2. E quanto a dezir qual era es cosa dura esta selva

(1) C'est le sonnet 116 de Pétrarque *in vita di madonna Laura*. Edition de Giovanni Mestica Florence Barbèra, 1896: p. 222.

salva salvaje aspera e fuerte que pensando en ella renueva el mi miedo.

3. Tanto era amarga que poco mas es la muerte mas por contar del bien que yo en ella falle dire de las otras cosas que a mi ende fueron descubiertas.

4. Yo non se bien tornar a dezir siquier explicar como yo en ella entre tanto era llieno de sueño en aquel punto quel verdadero camino desenpare.

5. E desde que fuy al pie de un collado junto endo aquel valle se acabava que de miedo me pungia el coraçon.

6. Cate en alto e vi las sus espaldas vestidas ya del rayo del planeta que lleva a otro derecho por toda calle o camino.

7. Estonçes fue el miedo algund poco..... que en el lugar del coraçon durado avia la noche que yo passe co[n] tanta piedat.

8. E ansi como aquel que con rresollo afanado salle fuera del pielago a su orilla e se buelve al agua peligrosa e la mira.

9. Desa manera el animo mio que aun fuy[a] se bolvio atraç a mirar el passo por do algun tienpo non dexo pasar jamas persona biva.

10. E despues que ove reposado un poco el cuerpo cansado torne tomar camino por la plaja desierta e todavia el pie firme era a lo mas baxo.

11. E ahenos quasi al començar de la sobida una onça ligera e presta mucho de pelo maculado de diversos colores cubierta.

12. E non se me partia antel rostro, antes estorvava tanto el mi camino que yo fuy muchas vezes en punto de tornarme.

13. Tienpo era del comienço de la mañana quel sol subia suso con aquellas estrellas con quien el estava quando el amor divinal.

14. Quando començo a mover aquellas cosas fermosas asi que al esperar me era ocasion de aquella fiera de la piel engañosa.

15. La ora del tienpo e la dulce estança mas non asi que miedo non me diesse, la vista que me apareçia de un leon.

16. Aqueste paresçia contra mi venir con alçada cabeça e ravisosa fanbre que paresçia que del el ayre tomase espanto.

17. E una loba que de toda bramia paresçia cargada en su magreça la qual a muchas gentes fizo ya bevir menaguadas.

18. Esta me truxo tanta de graveza con el miedo que salia de su vista que yo perdi la esperança del alteza.

19. E qual es aquel que de buena mentregava (?) e bive el tienpo que gelo perder faze que en todo su pensamiento se quexa e entristeçe.

20. Tal me fizo la bestia sin paz que viniendo contra mi un poco a poco me cubria do el sol non darja.

21. E mientras que yo mirava en baxo lugar delante los ojos se me ofresçio uno que por longo silençio paresçia mudo o ronco.

22. Quando yo vy aqueste en el grande desierto dixele merçed ayas de mi quien quier que tu seas o sombra o ome çierto.

23. Respondiome non ome, ome ya fuy e mis padres fueron lonbardos e la tierra dellos fue Mantoa.

24. Nasçi en tienpo de Jullio Çesar aunque fuese tarde e bivi en rroma so el buen Augusto en el tienpo de los dioses falsos e mintrosos.

25. Responde Virgilio:
Poeta fuy e cante de aquel iusto fijo de Anchises que vino de Troya, despues quel sobervio Yllion fue ardido.

26. Mas tu porque retornas a tanto ruydo porque non sales o subes al deleitoso monte ques prinçipio e ocasion de todo plazer.

27. Pues eres tu aquel Virgilyo i aquella fuente que espandyo de hablar tan largo rio respondi yo a el con vergonosa fuente.

28. O de los otros poetas honor e lunbre. Valame ago-

ra el luengo studio e gran amor que me fiz buscar los tus libros.

29. Tu eres el mi maestro i el mi actor tu eres solo aquel del qual yo tome el fermoso estilo que ma fecho honor.

30. Vees la bestia por quien yo me bolvi ayuda e libra me della o famoso sabio que ya me faze tremar las venas e polsos.

31. A ti convien tener otro camino respondio despues que lagrimar me vio si escapar quieres deste lugar salvaje.

32. Que esta bestia por quien tu gritas no dexa a otri pasar por su camino mas tanto lo destorva que lo mata.

33. E ha natura tan maliciosa e mala que nunca finche ni farta el fanbriento talante e despues del pasto ha mas fanbre que primero.

34. Muchas son las animalias a quien se jucta e mas seran fasta quel galgo venga que la fara morir con dolor.

35. Este no[n] avra tiera ni vaxilla mas sabieza amor e virtud e su nascimiento sera entre fieltro i fieltro.

36. De la humilde ytalía sera fecho salud por quien murio la virgen Camilla e Heurialo e Turno e Niso de feridas.

37. Este la desechara por todas las villas fasta que la torne al ynfierno donde primero la departio ynvidia.

38. E por ende por el tu mejor yo pienso e determino ser a ti bien que tu me sigas e yo sere tu guia e sacart'e de aqui por lugar eternal.

39. Onde tu veras la desesperada compañía quexosa de los antiguos spiritos quexosos que la segunda muerte cada uno llora.

40. Despues veras aquellos que son contentos en el fuego porque esperan de yr quandoquier que sea a la bienaventurada gente.

41. A la qual si tu despues quieras yr alma fallaras mas digna de mi para esto e con ella te dexare antes que me parta.

42. Que aquel enperador que suso reyna por que yo

fuy contrario a su ley no quiere que yo entre en su cibdat.

43. En toda parte enpera e allí rige allí es la cibdat de su alta silla o bien aventurado aquel que para tal lugar elige.

44. E yo a el poeta yo te requiero por aquel Dios que tu no conociste por que yo sea libre a este mal e peor.

45. Que tu me lleves donde ora dixiste así que vea la puerta de sant Pedro e aquellos que dizes tanto tristes, estonçes se movio e yo seguilo.

Enfer.—Chant. XXXIII, fol. LVII.

1. La boca se levanto de la fiera vianda aquel pecador fervingo los cabellos de la cabeça de aquel que tenia el colodrillo gastado.

2. despues començo: tu quieres que yo renueve desesperar (*sic*) dolor que al coraçon me preme ya solo pensando antes que yo dello fable.

3. mas si las mis palabras deven ser en uno que fruto e infamia del pecador que yo royo fablar e lagrimar veras en uno.

4. yo non se quien tu eres nin porque manera venido eres aca yuso mas florentino me semeias verdaderament del todo.

5. tu debes saber que fuy el conte Ugolino e aqueste el arçobispo Rogier agora te dire porque le so tal vezino.

6. que por el efecto de sus malos pensamientos fiandome del yo fuese preso e despues muerto dezir non es menester.

7. enpero aquello que non puedes aver entendido es a saber como la muerte mia fue cruda veras e sabras si el ma ofendido.

8. breve forado dentro de la muda la qual por mi a titulo de la fanbre e que convien aunque otro se en ella encierre.

9. mavia mostrado por su forambre mas lunbre ya quando yo fis el mal sueño que de lo venidero el velo me ronpio.

10. este paresçia a mi maestro e dueño caçando el